# Compte-rendu, concours. Besançon, 55ème Concours international de jeunes chefs d’orchestre, finale, le 16 septembre 2017, 16h, Théâtre Ledoux.



**Compte rendu, concours, Besançon, 55ème Concours international de jeunes chefs d’orchestre, finale, le 16 septembre 2017, 16h, Théâtre Ledoux.** Des 270 candidats auditionnés, aux quatre coins du monde, de 43 nationalités, ils ne sont plus que trois pour cette finale qui promet d’être passionnante. Depuis une semaine, ils auront dirigé Appalachian Spring (la suite de Copland), des extraits de Carmen, avec quatre solistes renommés,  du second concerto de Chopin, avec Philippe Cassard, l’enfant du pays, et rien moins que l’Ensemble Aedes dans la Messe en si mineur de Bach. L’Orchestre National de Lyon, après l’Orchestre Victor Hugo de Franche-Comté, s’y prête avec un engagement quasi amoureux, qui réjouit.  Un concours complet, donc, qui permet d’apprécier chacune  – elles étaient 44 femmes – et chacun dans toutes les configurations  et dans des répertoires très larges.

**L’anglais Ben Glassberg fait l’unanimité**

Le jury, présidé par Leonard Slatkin, rassemble six autres personnalités, quatre chefs, la directrice d’une institution

musicale, et Philippe Hersant, compositeur en résidence. Pas de critique… aurait-on oublié que Emile Vuillermoz avait fondé ce concours ? Qui nous fera croire que chaque membre du jury connaissait par le menu toutes les indications dynamiques si subtiles de Debussy, les mouvements notés par Johann Strauss ? Hormis Philippe Hersant, jugeant l'interprétation de sa création, même familier des œuvres, comment apprécier la probité des candidats sans partition ? Le seul critère serait-il la gestuelle et son effet ? Après ces remarques, revenons à l'essentiel : La palette expressive est très large, et aucun ne démérite.



Ainsi, **le Russe Ivan Demidov (26 ans)** réussit-il le Jardin étoilé, particulièrement l'avant dernière séquence, qui sent son Janáček, Les Debussy sont un peu verts, dont on voit les coutures, mais le respect scrupuleux des infimes nuances est observé. Par contre, la direction outrée, bruyante, fruste et superficielle de Johann Strauss nous entraîne loin de Vienne. **Le français Jordan Gudefin (28 ans)**, dont le métier est indiscutable, à la direction précise, a bien mémorisé l'œuvre de Hersant, suffisamment pour se concentrer sur ses musiciens. Les finales sont soignées, la douceur, l'énergie, la fébrilité sont bien là. Nuages, de Debussy, a de beaux modelés, mais les indications dynamiques (« sans retarder », « plus lent » « encore plus lent »…) sont ignorées ou dénaturées. Avec Fêtes et son crescendo, nous sommes heureux. L'ouverture de la Chauve-souris surprend et on ne comprend guère. Pourquoi avoir omis ce point d'orgue, qui, au terme de l'introduction, fait attendre l'envol de la valse ? Pourquoi ignorer nombre d'indications de la partition, dont l' « allegro moderato » des polkas ? La recherche d'effets est gratuite, rendant indigeste cette pâtisserie viennoise.



**Enfin, Ben Glassberg (Grande Bretagne, 23 ans),** avec une probité exemplaire et une direction en tous points parfaite, va nous ravir. Il se passe toujours quelque chose, dans une lecture à la fois très fine et construite. Cela chante, et pas seulement les admirables solistes, c'est à la fois souple, naturel et charpenté, coloré et fort. Poésie, fraîcheur, effusions violentes ou contenues, on oublie les références de Philippe Hersant (Debussy, Bartók, Janáček) pour découvrir une œuvre forte, personnelle. Les Debussy apparaissent évidents, lumineux. Le début du cortège de Fêtes est pris très piano, retenu, il autorise la plus belle des progressions. Du bonheur, qui se confirme avec Johann Strauss : une direction flamboyante, enjouée, du panache, de l'énergie, de l'insouciance et, toujours, du raffinement et de la légèreté. On est grisé.
Même s'il est conséquent, l'enjeu financier (12 000 €) apparaît secondaire. Le lauréat va bénéficier maintenant d'un coaching de plusieurs mois pour accompagner sa carrière, d'engagements par des orchestres ou des institutions prestigieuses.
Nul doute que nous le retrouvions dans les mois et années à venir comme un grand chef lyrique et symphonique. Besançon y aura été pour quelque chose.

_____

Compte rendu, concours, Besançon, 55ème Concours international de jeunes chefs d'orchestre, finale, le 16 septembre 2017, 16h, Théâtre Ledoux.
Palmarès Besançon 2017 : Ben Glassberg, lauréat.
Les 3 finalistes du CONCOURS de Besançon 2017 : le russe Ivan Demidov, 26 ans, le lauréat l'anglais Ben Glassberg, 23 ans et le français Jordan Gudefin, 28 ans (de gauche à droite) © Radio France / O. Chandioux

# OPERA. ENTRETIEN croisé THOMAS HAMPSON et LUCA PISARONI



**OPERA. ENTRETIEN croisé THOMAS HAMPSON / LUCA PISARONI par CLASSIQUE C'est COOL**. Nouveau site par Hugues Rameau qui décoince les usages et renouvelle notre expérience du classique, en particulier de l'opéra, et de ses « acteurs », chefs, instrumentistes, chanteurs… Cette semaine, classiquenews a sélectionné sur le site **classique c'est cool**, un entretien réalisé avec deux chanteurs reconnus, deux barytons, de deux générations distinctes, l'ainé Thomas Hampson et le cadet Luca Pisaroni : « Ce n'est pas qu'une histoire de famille »… déclarent-ils. Mais alors de quoi est-il question précisément?

Barytons recherchés pour leur sens de l'engagement dramatique, et aussi leur sens du verbe, les deux solistes sont à l'affiche de l'Opéra Bastille, en septembre : DANILO de La Veuve Joyeuse / Die Lustige Witwe, depuis le 9, pour Thomas Hampson, tandis que Luca Pisaroni incarne GOLAUD dans la reprise du Pelléas et Mélisande de Debussy, mise en scène de Bob WIlson, à partir du 19 septembre 2017… Quel est le sens de leur travail ? Que signifie aujourd'hui chanter sur scène et comment incarner des personnages à l'opéra ?… Pour le savoir LIRE l'entretien « Thomas Hampson & Luca Pisaroni : « Ce n'est pas qu'une histoire de famille », réalisé par le site Le CLASSIQUENEWS C'EST COOL, en partenariat avec MUSIC & OPERA

autour du monde.

_____

**LIRE** l'entretien de THOMAS HAMPSON et LUCA PISARONI réalisé par le site CLASSIQUE C'EST COOL / MUSIC & OPERA
http://www.classique-c-cool.com/interviews/hampson-pisaroni?utm_source=Classique+c%27est+cool&utm_campaign=7f11363609-EmailingCCC&utm_medium=email&utm_term=0_4ff368fe8f-7f11363609-309436573

En bonus, retrouvez aussi **toute l'actualités et les prochains rôles de Thomas Hampson et Luca Pisaroni au cours de la saison 2017 – 2018** depuis le site classique c'est cool.

---

# EDITO de septembre 2017. TENDANCE… FRENCH REVIVAL AT THE OPERA ? Retour de l'Opéra romantique français

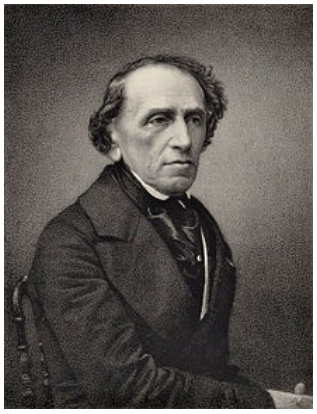



**EDITO de septembre 2017. TENDANCE… FRENCH REVIVAL AT THE OPERA ?…** C'est bien connu, le coordonnier est toujours le plus mal chaussé et nul n'est prophète en son pays. La France, nation si fière voire arrogante (on l'a vu encore depuis que Paris a décroché les anneaux olympiques pour 2024, à grands coups de milliards et de futurs dérapages budgétaires…) ; le « tout ça pour ça » bien connu devrait vite l'emporter dans cette affaire… / quand il y a encore tant de territoires français à désenclaver, ces milliards investis auraient été plus utiles

pour développer de nouveaux réseaux de trains (bref)…

**SEPTEMBRE ROMANTQIUE FRANCAIS…** Or donc, septembre est un mois lyrique et romantique et français. Deux majors (non des moindres) et leurs chanteurs vedettes (deux germaniques : le premier est munichois, la seconde est née à Günzbourg an der Donau… tous deux sont quadra… c'est à dire au sommet de leur carrière), affirment une passion commune pour l'opéra romantique français. Il était temps car ce répertoire est depuis de longues années écarté, maltraité, défiguré (par des productions nouvelles, affichées plus accessibles, toujours décevantes et irrespectueuse des ouvrages originels…).

**JONAS ET DIANA…** deux allemands francophiles. Voilà que Sony puis Erato viennent bouleverser l'échiquier et nous ravir tout en dévoilant le génie des compositeurs français et romantiques. **JONAS KAUFMANN** chante la passion, sensuelle, ardente des héros de l'opéra hexagonal, de Bizet, Massenet à Gounod et Thomas. Puis c'est la suave et subtile **DIANA DAMRAU** qui chez Erato, nous subjugue littéralement dans un récital 100% MEYERBEER, le créateur et l'amplificateur idéaliste du grand opéra français. Davantage qu'une chanteuse à roucoulades et aux aigus bien couverts et timbrés : Diana sait aussi ciseler les intentions de textes et de situations captivantes : avec la cantatrice allemande, l'opéra de Meyerbeer est avant du théâtre. On s'étonen alors que les metteurs en scène, si mis en avant partout dans le monde et de façon excessive, n'aient pas interrogé le drame meyerbeerien.



**Et si MEYERBEER fut le SHAKESPEARE DE L'OPERA ROMANTIQUE ?** CLASSIQUENEWS souligne ce fait marquant qui devrait inspiré davantage de dircteurs et de producteurs… La Rédaction de CLASSIQUENEWS a évidemment salué ces deux réalisations discographiques de premier plan car non seulement les deux solistes défrichent des oeuvres peu jouées mais réhabilitent des

rôles et des situations surtout mal chantées : diseurs, capables de jouer sans épaisseur ni vulgarité, maîtrisant le français mieux que certains natifs, Jonas Kaufmann et Diana Damrau, respectivement dans leurs nouveaux albums intitulés : « OPERA » pour le premier, « GRAND OPERA » pour la seconde, se font les meilleurs ambassadeurs de l'opéra romantique français. Honneurs aux étrangers. Honneurs aux allemands : leur instinct et leur style sont des modèles pour tous. Si les chanteurs français chantaient le texte ainsi…

A l'Opéra de Paris, il faudra attendre le 17 mars 2018 pour une nouvelle production de … Benvenuto Cellini, chef d'oeuvre shakespearien de Berlioz ; sans omettre le prochain DON CARLOS de Verdi, donc en version française (avec l'acte de Fontainebleau), réalisée par Giuseppe pour Paris en 1867 (avec Kaufmann et Garanca : incontournable)… En attendant, classiquenews ne saurait mieux vous conseiller d'écouter en urgence le timbre félin, crépusculaire de Jonas Kaufmann dans Werther ou Les Troyens ; celui suave, raffiné de l'ineffable Diana Damrau, ambassadrice de charme pour les héroïnes meyerbeeriennes…

**Pelléas FOG**,
**baroudeur mélomane**, éditorialiste et grand reporter pour CLASSIQUENEWS

---

# CD, compte rendu critique. DIANA DAMRAU chante MEYERBEER

# : « Grand opéra » (1 cd Erato)




**CD, compte-rendu critique. DIANA DAMRAU chante MEYERBEER : « Grand opéra » (1 cd Erato)**. Et de deux : septembre 2017 voit **le grand retour de l'opéra romantique français** à l'affiche et dans le répertoire favori des grands chanteurs d'aujourd'hui : après **Jonas Kaufmann qui chante lui aussi en français dans un récital édité simultanément (intitulé en français « Opéra »** avec la salle Garnier en arrière plan, voici « Grand opera » par une ambassadrice de charme et de haute performance vocale, **Diana Damrau…** Là aussi, il faut outrepasser ce qui pourrait relever du kitsch ou du grandiose pour atteindre à cette vérité d'un chant subtile et intérieur qui est la grande marque de fabrique de l'opéra romantique français. Voilà pourquoi au XIXè tous les compositeurs veulent être adoubés, reconnus, célébrés par la grande boutique parisienne : Rossini, Bellini, Donizetti, Wagner, Verdi, et tutti quanti… Certes illustrer les grandes scènes de foule à l'échelle de l'histoire ; surtout réussir le profil des individus protagonistes… au diapason de l'acuité d'un Racine. Or Meyerbeer incarne cet idéal. Il serait temps de le reconnaître et de jouer ses opéras, si l'on peut encore distribuer vocalement ses oeuvres.

**AMBASSADRICE MEYERBEERIENNE…** Telle une tsarine, d'une grâce impériale et comme absente, la soprano pose, en véritable allégorie, muse, héroïne atemporelle, du « grand opéra » c'est à dire du théâtre romantique et français, triomphant en une formule idéalement équilibrée au XIXè, à la fois collective et spectaculaire, et individuellement caractérisée. **Giacomo**

**Meyerbeer**, toujours trop absent à l'opéra, nous laisse en héritage, un théâtre particulièrement prenant où le souffle de l'épopée (grande fresque épique et collective) emporte la destinée trop précaire de héros tourmentés, éprouvés, définitivement maudits, car l'opéra de Giacomo demeure éminemment … tragique. Contemporain de Rossini, il partage avec l'Italien, le génie du temps théâtral (fusionné avec celui musical), et une passion française qui le hisse au sommet des honneurs de son vivant. Chez Meyerbeer, la lyre opératique au XIXè n'épargne personne. Il faut donc de l'angélisme suave, une sensualité éthérée, des moyens techniques, et surtout, un tempérament dramatique, dont pour beaucoup de chanteurs, la subtilité fait défaut.
Et dans le cas de la soprano jusque là verdienne à la scène (Gilda, Traviata…), Diana Damrau ?

**En 11 airs extraits de 10 opéras**, parmi les meilleurs (Meyerbeer en composa 17), Diana Damrau réalise un projet vieux de plusieurs décennies, tant l'interprète a la passion de Meyerbeer, de ces héroïnes éprouvées et toujours dignes. Des modèles de loyauté ou de fidélité, d'amour héroïque, en rien sentimentale. Meyerbeer ne connaît pas l'inconsistance et ses opéras sont d'abord furieusement, hautement dramatiques. Le programme mélange les époques et les styles. Du très connu voisine avec des perles absolues qu'il était temps de ressusciter … avec cette finesse d'élocution et cette justesse expressive.

**Analysons période par période et de façon chronologique**, chaque air retenu, et habilement restitué en une séquence intégrale (avec seconds rôles tous très bien tenus) : l'écriture du dramaturge Meyerbeer s'affirme. Hélas, l'enchaînement des airs ne permet pas de suivre cette évolution du style meyerbérien. A travers ce parcours lyrique qui éprouve les talents dramatiques de la soliste, saluons la probité du chef requis, et surtout l'intelligence de la diva dont la vérité des intentions, auxquelles sont assujetties les

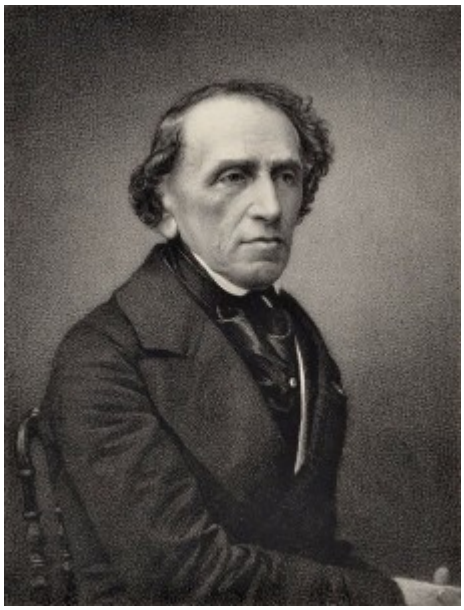
performances vocales, gagnent une épaisseur indiscutable en cours de récital. Italienne rossinienne à ses débuts (fin des années 1810), puis de plus en plus dramatiques à mesure qu'il écrit pour Paris, grâce à une très habile association des styles (italiens, allemands, français…) ; chacun exploité à sa juste place et au bon moment pour que le temps musical fusionne avec le temps dramatique. Verdi ne fera pas mieux.

D'abord, l'air d'Irene (Alimelek oder dei beiden kalifen,1814), première mondiale, impose les promesses d'un jeune talent de 22 ans, – encore très wébérien, capable de mélodies irréelles et d'une couleur orchestrale particulièrement raffinée. « La Damrau » précise et sculpte une langueur juvénile concrète associée à une profondeur psychologique qui convainc totalement.

Puis les airs d'Emma di Resburgo (virtuosité affichée et assumée, surtout dans les vocalises et les aigus rayonnants de la cabalette finale, créé à Venise en 1819) et d'Il Crociato in Egitto (1824) offre la claire manifestation de l'influence de Rossini dans l'écriture de Giacomo : envolée mélodique, brio virtuose, mais couleurs et arrière fond harmonique, plus germaniques. Malgré les acrobaties techniciennes requises, Diana Damrau affirme un legato de… rêve.

**Le CD qui réhabilite Meyerbeer**

## Virtuose et juste, Diana Damrau souligne la force du génie Meyerbeerien…



Phrasé mesuré et nuancé, élocution de diseuse proche des affects de l'âme éprouvée (ici suppliante), **Robert le Diable – premier triomphe parisien de 1831**, éclaire l'art bel cantiste de la soprano germanique, dont le français impeccable et habité laisse saisi et admirateur. On tombe alors sous le charme de son incarnation de (Robert, toi que j'aime)…
Aussi pyrotechnique et pourtant investi, émotionnel, habité, l'air de la Reine Marguerite des Huguenots (1836), au caractère rêveur et nostalgique puis d'une virtuosité impressionnante et spectaculaire. Là encore parfaitement piloté par la soprano.
Favorisé par le nouveau souverain de Prusse, Frédéric Guillaume IV, Meyerbeer prend la succession de Spontini comme directeur de la musqiue à Berlin dès 1842 : ainsi naît l'opéra Ein Feldlager in Schliesien (1844) dont le personnage de Vielka tout en requérant d'évidentes prouesses vocales lesquelles ont fait le triomphe de la créatrice à Berlin, Jenny Lind), surprend encore par le feu et la construction dramatique qu'en offre l'interprète. L'ouvrage révisé deviendra pour Paris, l'Etoile du nord (1854).

Même fine actrice pour **Berthe du Prophète (1849)**, autre sommet du grand opéra tragique de Meyerbeer à Paris : le portrait d'une amoureuse échevelée puis sereine, souveraine, éperdue (en réalité la véritable protagoniste de l'ouvrage) s'impose par son intelligence, sa sincérité (et pourtant le français n'est pas des plus précis ni intelligible). A défaut de maîtriser notre langue, Miss Damrau rayonne par la véracité de son expressivité.
**De 1859, Dinorah ou le Pardon de Ploërmel**, Diana Damrau a l'intelligence de restituer le souffle de la scène entière (pas d'air seul isolé de son contexte dramatique et des enjeux de la situation d'alors)… et donc d'inscrire la folie de

l’héroïne, qui passe par des cascades de notes en passages inouïes (et aigus redoutables jusqu’au ut dièse) – mixte entre la vocalité éperdue, ivre de Lucia di Lamermoor et l’euphorie délirante de La Traviata…-, en une sincérité qui affirme une sûreté dramatique indiscutable.
On passe de la sombre et inquiète interrogation : « Sais-tu bien qu’Hoël m’aime » à la valse «  Ombre légère », plus éthérée… en une continuité poétique d’une rare cohérence. La diva subjugue par son intelligence d’actrice. Tout pour réussir ce récital Meyerbeer : en jouant la carte de la haute technicité et de l’intelligence expressive, Diana Damrau emporte tous les suffrages. Avec elle, sans artifices outrageusement placés, la voix rayonne par son intériorité nuancée, et des pianis étincelants, phrasés avec une intention toujours idéalement défendue. Le texte et la situation dramatique, le caractère de la scène, ses enjeux souterrains motivent une tension toujours excellemment présente ; cette qualité fait de la soprano coloratoure une excellente interprète et pas seulement une chanteuse au timbre suave et séduisant, à l’agilité technique indéniable. Cet angélisme fulgurant a fait le charme de sa Gilda (bouleversante dans Rigoletto de Verdi). Et si nous la trouvions un rien trop artificielle dans les coloratoure de sa Constanze dans l’Enlèvement au sérail de Mozart, l’intériorité et l’épaisseur psychologique de chaque héroïne affirment ici la grande interprète et l’actrice raffinée.
N’omettons pas non plus la maîtrise non moins convaincante de son Inès dans L’Africaine (1865) grâce à la séduction indiscutable de la romance « Adieu mon doux rivage » suivi par l’arioso (très rare sur les scènes lyriques) : « Fleurs nouvelles »… A l’origine avait ému et triomphé elle aussi Marie Battu. Dans son sillon, Diana Damrau éblouit par la séduction de son timbre dramatique, la grande finesse de son instinct dramatique. Voilà qui nuance l’image du « grand opéra » à la française : plus portrait subtil d’héroïnes tragiques que peplums romantiques aux boursouflures déclamatoires. On sait qu’à l’opéra, tout est affaire de

chanteurs et ici de chanteuse. Une Maria Callas avait révolutionné le genre par sa recherche de caractérisation individuelle. En 2017, 40 ans après la mort de la superdiva, Diana Damrau semble suivre avec bonheur son exemple : l'intelligence et le sens du texte, plutôt que la performance. **Eblouissant. CLIC de CLASSIQUENEWS de septembre 2017.**

_____

**CD, compte rendu critique. «  GRAND OPERA ». DIANA DAMRAU chante MEYERBEER** : extraits de Robert le diable, Le Prophète, Alimelek, l'Etoile du nord, L'Africaine, Dinorah, Emma di Resburgo, Les Huguenots… Orch de l'Opéra de Lyon / Emmanuel Villaume, direction. (1 cd Erato).

_____

**Approfondir**

LIRE aussi notre compte rendu critique du livre édité par Bleu Nuit éditeur : MEYERBEER par Violaine Anger (CLIC de classiquenews de mars et avril 2017)
http://www.classiquenews.com/livres-compte-rendu-critique-giacomo-meyerbeer-par-violaine-anger-bleu-nuit-editeur/

---

# Les 40 ans de la mort de MARIA CALLAS. Temps forts (radio, livres, cd, télé…)

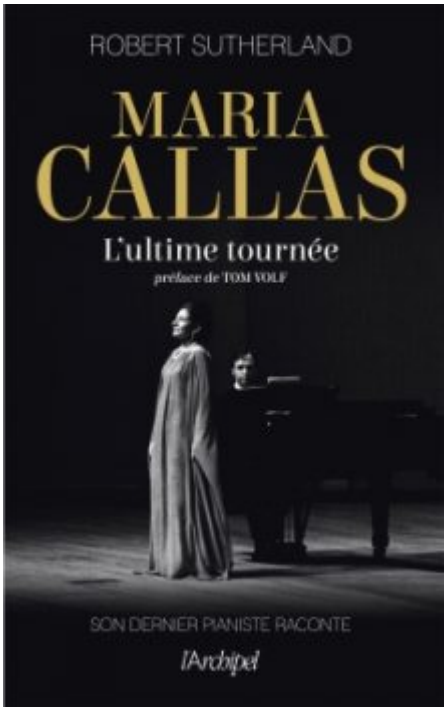


**OPERA. Actualités Maria Callas. La rentrée 2017 marque les 40 ans de la mort de la soprano légendaire, Maria Callas**, disparue à Paris le 16 septembre 1977. Réalisme du chant, bel cantiste affûtée et subtile actrice autant que fine chanteuse, Callas incarne la perfection, idéal équilibre entre jeu dramatique et performance technique. Avec elle, la vie est art et vice versa ; d'ailleurs, sa carrière a fusionné avec sa propre vie intime, la femme et la diva n'étant que l'émanation d'une seule et même aspiration à vivre par passion et embrasement. Sa transformation physique en est à la fois la manifestation la plus emblématique, et aussi le sacrifice et le prix, lourds à assumer par la suite, dans la seconde partie de son existence. Callas donna tout à l'art. Jusqu'à la mort. Son essence était son chant, et la femme s'éteignit quand la diva ne pouvait plus chanter. Il y a la femme mondaine, icône d'une élégance rare, princesse et reine de la jet set (ses photos avec Grace Kelly sur le bateau d'Onassis…), capable de mettre de côté sa carrière et sa vocation de plus grande cantatrice lyrique. Puis, il y a l'artiste immensément doué, engagée comme personne, actrice, tragédienne née, dont la technique de bel cantiste, lui permettait de tout chanter, en particulier Bellini et Verdi. Entre ces deux facettes, une existence marquée par la solitude et le don absolu. 40 ans après sa disparition, témoignages et enregistrements, événements divers… perpétuent la fascination qu'exerce toujours le « cas Callas » : un absolu qui inspire toujours. **Voici nos coups de coeu**r :

_____

**Expositions, rééditions discographiques, nouveaux livres …** sont annoncés pour cette rentrée. **Temps forts de cette rentrée CALLAS 2017, les événements, rééditions incontournables pour mieux comprendre le mythe CALLAS aujourd'hui** :

## Livres




**LIVRE. MARIA CALLAS : l'ultime tournée**. Portrait de Maria Callas, amoureuse et artiste, déesse et victime en son dernier récital, sujet d'une tournée internationale, éprouvante, harassante (1973-1974), soit 3 ans avant sa disparition… De toutes les parutions (nombreuses) annoncées pour cette rentrée, un ouvrage a retenu notre attention, tant il dévoile et révèle l'artiste et la femme au travail et dans un moment délicat, tendu de Marias et de Callas : son ultime tournée, en récital avec le ténor Giuseppe di Stefano (Peppo), partenaire familier et de longue date, mais au moment de la série de concerts programmés dans le monde entier, en Europe, USA, en Asie…, est son amant. La femme amoureuse tolère des excès et des comportements que l'artiste intransigeante n'accepte guère. Témoin des avatars de cette ultime tournée lyrique (1973-1974) au terme de laquelle Maria Callas est exténuée, son pianiste, complice et confident, Robert Sutherland. Le musicien raconte, dévoile l'humanité d'une déesse, troublante et bouleversante dans son intimité amoureuse. Un texte éloquent et poignant. A

lire absolument. **ROBERT SUTHERLAND : MARIA CALLAS, l'ultime tournée (éditions L'Archipel)**




**Livres, événement, compte rendu critique. TOM VOLF : MARIA BY CALLAS (éditions Assouline).** Pour les 40 ans de la mort de la diva des divas (16 septembre 1977), les Editions Assouline édite un somptueux beau-livre, qui marque par la qualité des photos et leur contextualisation éditorialisée, avec entre autres, une préface et une introduction du chef français Georges Prêtre, qui fut son maestro d'élection et qui témoigne surtout de la troublante interprète qui était une amie proche, une complice artistique à la désarmante vérité (avant-propos / foreword copieux et passionnant)… En grand format, – explicité par des textes en anglais), voici donc le mythe Callas qui se dévoile devant l'objectif, souvent celui de photographes renommés car la diva fut aussi une icône glamour et people des plus ensorcelantes, arborant taille de mannequin et tenues de grand couturiers (dont l'âge d'or serait les prises réalisées à Paris en 1965)… Evidemment, tout cela est le produit de scénarisations et de mises en scènes parfaitement travaillées, révélant que dans les années 1950 et 1960 principalement, l'artiste à la gloire planétaire, savait soigner et gérer son image. Le fait que l'immense artiste ait été une très belle femme, au port de souveraine (au prix d'une métamorphose corporelle réalisée au début des années 1950, qui elle aussi demeure fascinante), nourrit évidemment son mythe aujourd'hui. Diva rayonnante et captivante grâce à ses incarnations légendaires de Tosca, Norma (Paris, juin 1964), Traviata (Dallas, 1958) – Puccini, Bellini, Verdi… trilogie sacrée pour elle, Maria Callas nous guide aussi dans ses instants que les médias adulent et sacralisent : rencontres avec les politiques et les grandes figures de ce monde : Callas et Kennedy… ; Callas et Marilyn, Callas et Elisabeth Taylor (1968)…, avec Claude Pompidou à l'Opéra Garnier (1970)… **LIRE notre compte rendu critique complet du beau-livre MARIA BY CALLAS par Tom**

**Volf**

**télé**



**ARTE** n’est pas en reste qui diffuse le fameux programme de 1964 où la diva pourtant dans la dernière partie de sa carrière incarne la chanteuse Floria Tosca avec une incandescence féline irrésistible : amoureuse éperdue, manipulatrice aussi, habitée par une détermination sans faille et l’ombre de la mort qui va aussi l’emporter. Avec Callas, le théâtre fusionne avec le chant et la musique : dirigée par Zeffirelli, Maria Callas chante la passion amoureuse de Tosca à Londres, au Royal opera House, Covent Garden en 1964. **Dimanche 10 septembre 2017 : à 18h30, documentaire sur la Tosca de Callas, puis à 1h20 : Acte II de cette production de Tosca historique à Londres.**

**CD**




**WARNER classics**. CD, rééditions pour les 40 ans de la mort de Maria Callas. Warner détient aujourd'hui le catalogue le plus fourni des enregistrements callassiens, depuis ses Wagner et Verdi scaligènes des années 1950, jusqu'aux derniers opéras des années 1960 et 1970… Pour les 40 ans, l'éditeur réédite **un coffret de 3cd « MARIA CALLAS, la passion de la scène »** : best of de ses principales prises de rôles et de personnages que la mezzo soprano incarna sur la scène : Wagner, les Romantiques Français, l'art du bel canto ressuscité (Bellini, Donizetti), héroïnes de Verdi (Leonora, Violetta, Lady Macbeth…), sans omettre celles de Puccini (dont Butterfly et surtout Tosca…). 3 cd Warner. En couverture, l'actrice au charisme scénique fulgurant : La Vestale de Spontini (Scala de Milan, 1954), où la diva est pionnière dans la résurrection de l'opéra romantique français, comme elle reste une belcantiste de premier plan, incarnant avec une nouvelle épaisseur et une finesse d'intention absolue, les héroïnes romantiques italiennes, avant Callas, figée à des prototypes peu individualisés…




**DECCA**. Le double cd que tout le monde attend… C'est un voeu partagé par toute la Rédaction de classiquenews : souhaitons que **le fameux récital parisien de 1963**, annoncé en décembre 2016 puis reporté sans date, paraisse enfin au moment des 40 ans de la mort de Callas, pour cette rentrée 2017. Au programme : Rossini, Verdi, Bellini… sous la direction de Georges Prêtre (avec l'Orchestre philharmonique de la RTF, live remastérisé

de juin 1963). Le double coffret comprend aussi une conversation avec Michel Glotz (mai 1963). **LIRE notre dépêche annonce du double cd MARIA CALLAS / Live remastered PARIS 1963**

**radio**

**RADIO, Journée Maria CALLAS sur France Musique, lundi 18 septembre 2017,** dès 7h et jusqu'à 23h : Maria Callas le mythe, la femme, l'amoureuse, point sur les événements liés à la célébration des 40 ans de la mort de la diva à Paris le 16 septembre 20007, Maria Callas et Médée de Cherubini, Callas à Hambourg, Travail avec le chef français complice et partenaire des grandes heures Georges Prêtre, … Lire le planning de la journée MARIA CALLAS sur France Musique ci dessous …

**concours lyrique…**




**CONCOURS BELLINI 2017 : L'HERITAGE DE CALLAS se dévoile à Vendôme…** c'est à VENDÔME (41 – Campus des Assurances Monceau, 55 mn en TGC de Paris Montparnasse) que la nouvelle génération de jeunes chanteurs belcantistes se dévoilent lors du Concours annuel Vincenzo Bellini, le seul au monde à favoriser et diffuser ainsi l'excellence du chant belcantiste, le plus difficile au monde, celui de Callas… Qui seront les Norma, Lucia, … de demain ? **RV les 3 et 4 novembre 2017,** grâce à l'initiative du maestro Marco Guidarini, et de Youra Nymoff-Simonetti, les cofondateurs du CONCOURS le plus captivant de l'heure… 12 lauréats, minutieusement sélectionnés se produiront devant le jury le plus exigeant  et le plus connaisseur du Bel Canto. **Réservez dès maintenant vos places pour la finale du 4 novembre 2017**. La Callas aurait certainement soutenu cet événement, compétition exceptionnelle qui prend le risque chaque année d'encourager et de distinguer les tempéraments vocaux les plus prometteurs dans l'art du belcanto préverdien, celui qui intéresse Rossini, Bellini, Donizetti…



Illustration : Maria Callas se cache ; qui est-elle réellement ? Maria ou Callas ? (DR / photo extraite du cahier photographique central du livre événement : MARIA CALLAS, l'ultime récital par Robert Sutherland (Editions L'Archipel).

_____

**LIRE** aussi notre dossier **MARIA CALLAS : les 10 rôles de MARIA CALLAS, ceux qui ont compté** : Norma, **Violetta, Lucia, Tosca, Leonora, Elisabeth de Valois, et même Lady Macbeth…**



# Communiqué de presse

Jeudi 14 septembre 2017

# Journée Maria Callas sur France Musique

## Lundi 18 septembre 2017


© The Tully Potter collection

Maria Callas s'est éteinte il y a 40 ans, le 16 septembre 1977, dans son domicile parisien de l'avenue Georges-Mandel. Pour le public, ses dernières apparitions avaient eu lieu lors d'une tournée de concerts en 1973 et 1974 - mais la diva avait fait ses vrais « adieux » à la scène lors d'une représentation de *Tosca*, à Londres, le 5 juillet 1965.

Si la légende a commencé de s'écrire dès son vivant, la postérité confirme la place - et le destin - hors norme de l'une des plus grandes cantatrices de tous les temps. Mille et une voix en une seule chanteuse : Callas affronte à quelques jours d'intervalle les cantilènes de Bellini et la tessiture meurtrière des héroïnes de Wagner. Elle révolutionne le *bel canto*, porte à incandescence les rôles verdiens. Maria Callas pétille chez Rossini, elle bouleverse en *Traviata* et *Norma*, et grave pour le disque la plus grande *Tosca* de tous les temps. Phénomène vocal extraordinaire, interprète adulée et chahutée, Callas brûle sa vie sur les planches et se grise sous la lumière des médias. Artiste inégalable, et présence éternelle.

Les plus grands enregistrements de Maria Callas, en studio et sur le vif - ainsi que des extraits de ses interviews - sont à retrouver tout au long de la journée coordonnée par Stéphane Grant, dans une programmation qui met en regard la chanteuse, ses compositeurs de prédilection et d'autres artistes (et répertoires) de son temps :

| | |
|---|---|
| 7 – 9h | *Musique matin*, Saskia De Ville<br>Invité : Tom Volf, commissaire de l'exposition *Maria by Callas* à la Seine Musicale (Boulogne-Billancourt) |
| 9 – 11h | *En pistes !*, Emilie Munera et Rodolphe Bruneau-Boulmier<br>Actualité du coffret *Maria Callas Live* |
| 11 – 13h | *Allegretto*, Denisa Kerschova<br>Places à gagner pour le « festival » Callas au cinéma Le Balzac (*La grande nuit de l'opéra*, le 21 septembre et *Récital Callas à Hambourg*, le 26 septembre) |
| 14 – 16h | *Arabesques*, François-Xavier Szymczak<br>Autour de Luigi Cherubini ; extraits de *Medea* par la Callas |
| 16 – 18h | *Carrefour de Lodéon*, Frédéric Lodéon<br>Autour de Maria Callas et Georges Prêtre |
| 22 – 23h | *Classic Club*, Lionel Esparza<br>Invités : Alain Lanceron (Président de Warner Classics & Erato), Richard Martet (rédacteur en chef d'Opéra Magazine), André Tubeuf (musicologue – auteur de La Callas, éd. Assouline – 1998) |

# CD évènement, annonce. FROBERGER révélé / sublimé par Julien Wolfs, clavecin (1 cd FLORA, à venir le 20 octobre 2017)



**CD évènement, annonce. FROBERGER par Julien Wolfs, clavecin (1 cd FLORA)**. Secret, savant, complexe… **Johann Jacob Froberger** souffre d'une considération complexe (pour nous mystérieuse et d'autant plus fascinante) que cet album jubilatoire efface radicalement … tant le jeu et le toucher supérieurs de **Julien Wolfs** d'une clarté rayonnante et sensuelle restent constamment vivants et d'une saine franchise. Le jeune claveciniste d'origine belge, né en 1983, humanise et incarne avec une finesse réjouissante une écriture à torts réputée conceptuelle voire cryptée. Rien d'inaccessible ici sous les doigts humbles et virtuoses de **Julien Wolfs** qui est aussi le claveciniste cofondateur de l'excellent ensemble **Les Timbres** (notre photo)… ici, son articulation souveraine et un sens inouï de la flexibilité réinscrivent la quête musicale de **Froberger** dans une interrogation légitime sur la vie, le monde, la recherche musicale et esthétique réconciliés avec les aspirations d'un homme sincère et prodigieusement juste dans ses expérimentations stylistiques. L'un des acteurs de la réhabilitation spectaculaire opérée par le festival Musique & Mémoire en juillet 2016 (VOIR notre reportage vidéo Les

Cyclopes jouent Froberger : lien ci après), Julien Wolfs qui créait justement ce programme pour Musique & Mémoire 2016, s'affirme aujourd'hui comme un pilier de la nouvelle génération de clavecinistes. Vous n'écouterez jamais plus Froberger de la même façon après une écoute de ce nouvel album captivant.
Grande critique à venir dans **le mag cd dvd livres de classiquenews**, le jour de la publication du cd, à paraître : **le 20 octobre 2017**.



_____

**Approfondir**
**VOIR** aussi notre **reportage dédié aux 400 ans de FROBERGER, Festival Musique & Mémoire 2016**

**VOIR : Julien Wolfs en 2014**, explique aux enfants la mécanique du clavecin : comment le plectre et la corde produisent le son ? Captivant à **25’34** / lien Les Timbres sur YOUTUBE : **https://www.youtube.com/watch?v=uQzzqluTkEg**

**Le volet AUTUMN du spectacle THE WAY TO PARADISE** (création au Festival Musique & Mémoire / été 2016) / Les Timbres, Julien Wolfs (clavecin) : langueurs, extase, désir, mélancolie des compositeurs baroque britanniques du XVIIè

---

# Compte-rendu, opéra. Genève, Grand Théâtre (Opéra des Nations), le 13 septembre 2017. Mozart : le Nozze di Figaro ; Marko Letonja / Tobias Richter



**Compte-rendu, opéra. Genève, Grand Théâtre (Opéra des Nations), le 13 septembre 2017. Mozart : le Nozze di Figaro ; Marko Letonja / Tobias Richter.** Les soirées se suivent et ne se ressemblent pas. Un Barbier décevant avait ouvert cette « Trilogie de Figaro ». Lui succèdent les Noces de Figaro, qui nous éblouissent et nous passionnent. Depuis son accession à la direction du Grand Théâtre, Tobias Richter, dont les mises en scène se comptaient par dizaines, avait renoncé à sa passion première. Alors qu'il va remettre la destinée de l'institution genevoise entre les mains de Aviel Cahn, encore à la tête de l'Opéra des Flandres, Il renoue maintenant avec ce chef d'œuvre, qu'il fréquente depuis des décennies. Dans le droit fil de Strehler, Ponnelle et autres grands metteurs en scène d'il y a vingt ans et davantage, son ambition se limite à faire vivre un ouvrage où le désir circule, jeu de trois couples (sans relation à Bartók). Sa lecture, très littérale comme approfondie, nous vaut un théâtre dont les acteurs, toujours justes de ton, au jeu naturel, sincère, nous émeuvent dans leur évolution. Marko Letonja, en fosse, sera le maître d'œuvre, qui fédérera les compétences et les énergies pour réaliser ce qui est trop rare à l'opéra : un travail d'équipe, de troupe, animé par un projet commun. Tous deux partagent cette conception dramatique où les récitatifs revêtent autant d'importance que les airs et les ensembles, où la fluidité du discours, son intelligibilité et sa construction sont les maîtres mots. Chacun excelle dans la nuance, dans le sous-entendu, dans l'allusion : une attitude, un geste, un échange de regards, un phrasé, explicitent, approfondissent les mots.

# folle soirée, pleinement aboutie



Si le dispositif scénique de Ralph Koltaï – deux grands panneaux coulissants et pivotants – prévaut encore ce soir, les costumes du XVIIIe S, splendides et seyants, que l'on croyait relégués dans la réserve d'un musée, réapparaissent avec bonheur. Avec des éclairages subtils, au service de l'expression dramatique, ils nous ravissent et nous réconcilient avec  une certaine magie, hédoniste, de l'opéra. Nous allons assister à un vrai spectacle, pleinement abouti. Nous y croyons, tant la vérité, la spontanéité des personnages paraissent évidentes, servis par une direction d'acteurs particulièrement soignée.

La personnalité forte du Comte –  **Ildebrando d'Arcangelo** – domine les personnages masculins.  Familier du rôle, il use de son émission sonore, de ses couleurs cuivrées, de sa projection et de son aisance pour camper un aristocrate, autoritaire voire brutal, séducteur, dont les intonations caressantes comme passionnées nous émeuvent. Très latin, avec ses emportements colériques comme dans sa passion et ses souffrances, le chanteur se double d'un excellent comédien. Son récitatif accompagné, puis son air « Vedró per man d'amore » méritent de figurer dans les anthologies. Chacune de ses interventions aura été pur bonheur. Le Figaro de Guido Loconsolo chante bien, même si l'on attendait davantage de relief dans ses premières interventions. La voix est

puissante, le timbre clair, baryton plus que basse, psychologiquement parent de Masetto, avec une certaine noblesse que confirmera l'intrigue. Son amour pour Suzanne, ses tourments sont remarquablement traduits par son chant comme par son jeu. Dans ses trois airs, dans les ensembles et dans les récitatifs, il ne dépare pas la distribution.
Bartolo, tout comme Marceline, ne sont pas des rôles secondaires, et Bálint Szabó campe bien l'ancien tuteur qui est maintenant épris de Marceline. Il lui donne même un air sympathique et drôle. Malgré quelques petits décalages dûs à sa précipitation, sa « Vendetta » est réussie et sa participation aux ensembles (le sextuor, les finales) répond pleinement aux attentes. Le Basilio fourbe de Bruce Rankin, puissant, bien projeté, clair, l'Antonio de Romaric Braun, participent harmonieusement à la distribution. Tout juste pourrait-on s'étonner que le jardinier soit si sobre et policé. Mais la mise en scène ne force jamais le trait, comme avec le bégaiement du juge, Don Curzio, sur lequel on n'insiste pas.
Fort heureusement, la Comtesse de ce soir est beaucoup plus jeune –vocalement et physiquement – que la Rosine du Barbier d'hier. Nicole Cabell est adorable, avec  un timbre chaleureux, coloré avec mesure, une maîtrise idéale du legato, la féminité noble, aimante. La voix est ample, agile, des aigus lumineux. Ses deux airs sont servis à merveille, avec un magnifique orchestre (quel hautbois !). L'émotion à fleur de peau.
Mais, ne l'oublions pas, Suzanne est la prima donna, dont les interventions sont les plus fréquentes et les plus riches. Pour **Regula Mühlemann**, jeune mozartienne qui vient de signer son premier CD ( Mozart : ARIAS, clic de classiquenews, novembre 2016), c'est une prise de rôle. Elle a la jeunesse, la séduction, la verve limpide, sans affectation, avec des mezza voce adorables. La voix est souple, agile, aux aigus aisés. Les airs, les ensembles, les récitatifs la qualifient parmi les grandes Suzanne de la génération montante. Tout est là, naturel, volontaire, tendre, facétieux. Les moyens

dramatiques ne sont pas moindres que les vocaux. Une heureuse découverte, ravissante.
Un mezzo léger dont la féminité est heureusement estompée, voix fraîche, fruitée, sonore, **Avery Amereau**, incarne Chérubin, avec un sens infaillible de son rôle. Que son cœur se gonfle pour la Comtesse ou Barberine, nous en partageons les pulsions. Le « Non su più », comme le « Voi che sapete », malgré les références nombreuses, parviennent à nous les faire oublier tant la sincérité et la perfection du chant sont au rendez-vous. Il faut y associer une Barberine, délurée, presqu'adulte, charmante et fraîche, **Melody Louledjian**. L'émotion de son unique air du 4ème acte est vraie.
La Marceline de ce soir n'est pas cette petite vieille acariâtre, parente de Papagena dans sa première apparition. C'est simplement une femme dont on mesure le douloureux parcours à la révélation de sa maternité passée. Une femme attachante malgré ses prétentions à épouser Figaro. **Monica Bacelli**, qui a longtemps chanté Chérubin, connaît parfaitement le Nozze di Figaro. Riche mezzo, bien timbré, au large ambitus, à la voix puissante, elle nous impressionne par sa vitalité, comme par son élocution rapide – c'est une rossinienne – par ses aigus clairs et la longueur de sa voix. La personnalité est riche et crédible : sa présence et son jeu dramatique associés à un chant admirable confèrent une épaisseur, une vérité humaine au personnage.
L'Orchestre de la Suisse Romande, les chœurs et les solistes sont conduits, sans baguette, par un chef comme on rencontre peu de mozartiens, **Marko Letonja**. Son extrême probité, au service exclusif de la musique de Mozart et de la vie de l'ouvrage, sans jamais tomber dans une dévotion béate, l'attention portée à chacun et à tous le consacrent comme l'auteur du miracle. Les changements de tempi, la souplesse du déroulé, les enchaînements naturels des airs, ensembles et récitatifs, la conduite des progressions, tout concourt à ce que chacun donne le meilleur de lui-même. L'élégance, le raffinement, comme la vigueur du propos sont peu communs. Ainsi, pour prendre une page considérée comme secondaire, le

fandango (finale de l’acte III), ici chorégraphié avec les choristes, concilier l’exigence rythmique, la précision avec la souplesse mélodique, le lyrisme et les couleurs représente un défi, magistralement relevé par le chef. Il serait injuste d’oublier le chœur et ses solistes, l’orchestre, au mieux de sa forme et Xavier Dami, auquel on est redevable d’un continuo efficace et inventif.

_____

Compte-rendu, opéra. Genève, Grand Théâtre (Opéra des Nations), le 13 septembre 2017. Mozart : le Nozze di Figaro ; Marko Letonja / Tobias Richter. Illustrations : © Magali Dougados

---

# Compte-rendu, concert. Toulouse, Chapelle des Carmélites, le 3 septembre 2017. Rien n’est bon que d’aimer : Liszt, Chopin,

# Bellini…



**Compte-rendu, concert. Toulouse, Chapelle des Carmélites, le 3 septembre 2017. Rien n’est bon que d’aimer : Liszt, Chopin, Bellini… Magali Léger, soprano. Laure Urgin, récitante. Marie Vermeulin, piano**. À la jonction de la fin des vacances et de la rentrée, la délicieuse Chapelle des Carmélites a bénéficié de deux manifestations originales, propres à satisfaire un public nombreux. Catherine Kauffmann- Saint-Martin a trouvé une idée originale pour une saison adaptée aux attentes de la ville rose. On sait comme la musique est bien aimée à Toulouse mais aussi le théâtre et les mots. Le fameux Marathon des Mots est un rendez-vous incontournable. En mêlant si subtilement mots et notes, les spectacles hybrides permettent autant à la sensualité qu’à l’intellect de correspondre. Après la Note Bleue qui a évoqué Chopin et Sand, c’est Pauline Viardot qui a été la muse de ce somptueux spectacle présenté en création : « Rien n’est bon que d’aimer »… Trois admirables jeunes femmes ont ainsi convoqué les mânes de la grande diva du XIX ème siècle, mais aussi femme de lettre, compositrice, pianiste et esprit toujours en éveil : Pauline Viardot.



**Toulouse renforce sa sensibilité à la poésie et à la musique… grâce à un nouveau festival de rentrée : « Musique en Dialogue aux Carmélites »**

# Entre le mot et la note, s'éveille le génie de Pauline… VIARDOT

**Coiffure et tenue de grande élégance, Laure Urgin avec émotion et noblesse, incarne Pauline Viardot**. Les mots de la Diva sont puissants, percutants, émouvants. Elle a connu les plus grands artistes de son temps et a été adulée dans l'Europe entière. L'intelligence du choix des textes rend hommage à la sensibilité et au grand cœur de la sœur Maria Malibran. Et le fameux poème d'Alfred de Musset* reste un moment d'émotion fort. Les hommages de George Sand, Musset et Tourgueniev ne

sont pas dénués, eux non plus, de la plus pure émotion. Laure Urgin a su porter toutes ces émotions diverses avec beaucoup de classe. Magali Léger a été une voix sensuelle et son art du chant évoque bien cette extraordinaire technique de bel canto mise au point par Manuel Garcia, le père des deux sœurs cantatrices, Pauline Viardot et Maria Malibran. La conduite du souffle, l'émotion au bord des lèvres et les mots déclamés avec art, tout fait du chant de Magali Léger un bonheur de chaque instant. Le piano de Marie Vermeulin est puissant ou subtilement mélancolique, selon les moments. L'art des couleurs et des nuances de la pianiste est confondant mais c'est surtout le sentiment de créer ensemble en s'écoutant et murmurant ensemble, les paroles des chants ou des textes qui rend cette fusion musique et mots, si idéale par la magie du piano chantant de Marie Vermeulin.
La beauté artistique des trois artistes, leur don de chaque instant et leur amour pour Pauline Viardot, entre sourires et gestes tendres, font que le cadre, le fond et la forme sont indissociables. La beauté de la Chapelle, la beauté des dames, la beauté des mots et des notes ont fait fondre le public qui a fait un triomphe aux trois fées. Le miel du soleil déclinant a éclairé d'un or sublime cette après-midi de rêve.
Un beau concept qui séduit tant l'intelligence que les sens. Il m'a rarement semblé atteindre une fusion si belle entre texte et musique. Pourtant mes récents bonheurs en Avignon étaient déjà très touchants, mais là quelque chose de très singulier a comblé mes attentes. Le public espère retrouver bientôt la suite de cette superbe idée de Catherine Kauffmann-Saint-Martin : Musique en Dialogue aux Carmélites. Septembre représente ainsi un beau moment plein de promesses…

* Le titre de ce concert-lecture « Rien n'est bon que d'aimer » est un vers du poème d'Alfred de Musset : « A la Malibran »



Illustration : © JJ Ader

_____

**Compte rendu concert. Rien n’est bon que d’aimer. Musique en Dialogue aux Carmélites. Toulouse, Chapelle des Carmélites, le 3 septembre 2017**. Musiques Franz Liszt, Frédéric Chopin, Clara Schumann, Vincenzo Bellini, Pauline Viardot, Textes d’Alfred de Musset, Pauline Viardot, Victor Hugo, Marceline Desbordes-Valmore. Magali Léger, soprano ; Laure Urgin, récitante ; Marie Vermeulin, piano.

_____

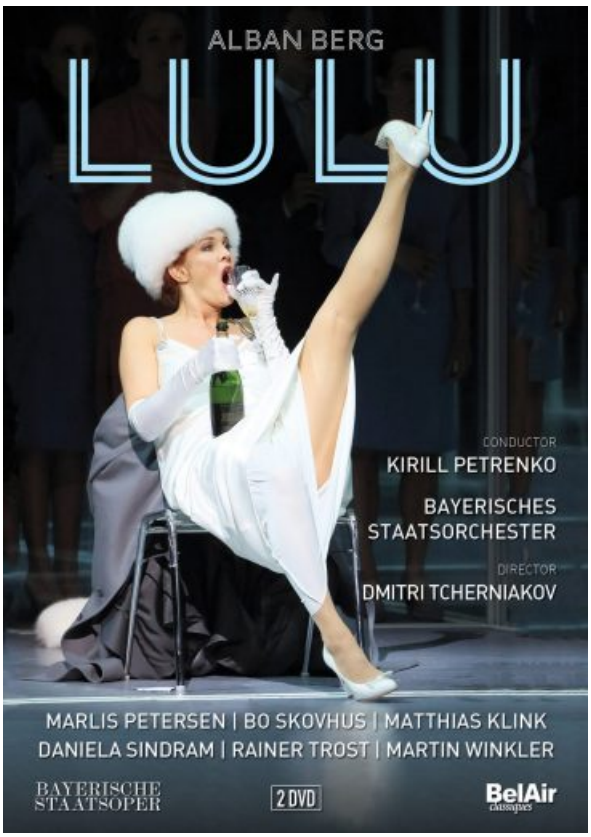



**APPROFONDIR**

**VIDEO :**

https://www.youtube.com/watch?v=DQ_cZPul2RE

# DVD, compte rendu critique. LULU de BERG. Tcherniakov, Petrenko (Munich, mai 2015 – 1 dvd BelAir classiques).




**DVD, compte rendu critique. LULU de BERG. Tcherniakov, Petrenko (Munich, mai 2015 – 1 dvd BelAir classiques). Dmitri Tcherniakov et Kirill Petrenko : l'affiche est prometteuse**. D'auant qu'en 2015, le talent du metteur en scène russe en encore réelle et intact, pas encore embrouillé dans de pseudo options théâtrales décapantes mais défigurantes. Voir ses récents Don Giovanni puis Carmen à Aix : deux ratages complet sur le plan du temps musical et de la cohérence visuelle. Quand Berg en 1935 s'intéresse au mythe de Lulu (après le film de Papst de 1929 où se fixe la figure inoubliable de Louise Brooks) selon le texte de Wedekind de 1913, il en découle un opéra inachevé (les 3 actes seront restitués en continuité par Boulez en 1979) ; incomplet mais totalement fascinant, par son étrangeté même, et un univers onirique, cauchemardesque, surréaliste et pourtant d'une exceptionnelle justesse dans le portrait qu'il brosse des individus et de l'âme humaine en général.

# BERG version Tcherniakov : une Lulu plus théâtrale et labyrinthique que vocale et lyrique

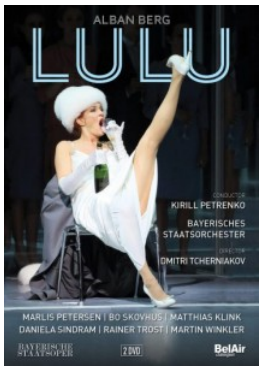
Berg s'ouvre aux multiples perspectives que présente le texte originel : obsession sexuelles, manipulation, séduction sadique donc emprise masochiste, faux semblants, … le tous dans un cadre circassien, où la référence au cirque et la femme, créature centrale de l'action, présentée comme une bête sidérante, fascinante, détestable, renvoie au théâtre du monde en général, la scène comme synthèse de la société, et les relations qui s'y déroulent, miroirs de notre propre turpitude ordinaire. Au demeurant, Lulu, femme animal, vénale et bourreau avant d'être immolée à son tour, est un clown fantastique et dérisoire, la semblable des figures peintes par Toulouse-Lautrec, mi allégories humaines, mi prostituées, attachées au service d'un puissant.
Tcherniakov prend l'histoire à la lettre, comme celle d'une descente aux enfers. Au centre de sa vision étouffante mais révélatrice, – théâtre clinique détaillé au scalpel, un palais des miroirs, – comme dans un parc forain, où l'illusion et les reflets démultipliés perdent chacun des individus qui s'y trouvent. Qui s'y rencontrent et s'aimantent en une sexualité qui ne peut être que sauvage, destructrice. Ici règne l'intérêt, la manipulation, la domination… donc l'inhumanité. Tcherniakov depuis l'admirable (et première mise en scène lyrique, du moins l'une de ses premières que nous ayons vues… et appréciées), Eugène Onéguine, souligne ce qui isole, désocialise, déstructure chaque individu. Onéguine comme Tatiana, dans leur solitude impuissante, étaient des décalés, non intégrés, des erreurs sociales, vouées au malheur. Ainsi pour Tcherniakov, Lulu étant un fantasme, une ombre en représentation, n'ayant une consistance que dans la projection fantasmatique qu'elle suscite chez chacune de ses victimes voyeuses (hommes ou femmes), surgit comme une idée incarnée et

non pas une héroïne à proprement parler. Tous se frottent à leur idôle, en pure perte, vainement, cherchant à vaincre un mal qui les concernent intimement, et qui les rongent de l'intérieur. Dans ce théâtre où la raison est cruellement absente, perce la vacuité tragique et violente d'existences dénués de conscience : chacun n'analysant rien de l'autre ou de sa vie propre, demeure la prie de ses pulsions les plus primaires : puissance, sexe, domination. Ainsi face à Lulu séductrice, prédatrice, manipulatrice meurent ceux qui ne l'ont pas bien comprise : le peintre, le docteur Schön… le fils de ce dernier Alwa, complètement sacrifié à ce rituel collectif de prédation. En réalité ce que la musique nous donne à écouter et à voir, c'est le théâtre de l'inhumanité dévoilée. Berg désigne en l'homme sa part diabolique, perverse, maudite où défile un bestiaire d'êtres ignobles. Dans ce défilé abject, se détache le profil de la Geschwitz, – une décalée elle aussi, totalement hypnotisée par Lulu… mais à l'inverse de beaucoup de production, plutôt jeune (très juste Daniela Sindram; pour elle, la dernière étreinte avec Lulu). Dans ce palais de verre,- miroirs des obscénités et des voyeurs, Tcherniakov rétablit la place du théâtre à l'opéra, soulignant tout ce qu'a de glaçant et de terrifiant, chaque situation dans le rapport entre les êtres. Tout converge en définitive vers le cynisme saisissant du IIIè acte, où la figure de Lulu, totalement déshumanisée, comme dévitalisée de toute substance humaine, erre et se place comme absente à elle-même, poupée pantin, qui se prostitue et meurt sous les coups de lame de Jack l'Eventreur : la scène s'inscrit entre réalité, fantasme, cauchemar. Une descente aux enfers. Mais ici comme à son habitude, Tcherniakov réécrit la fin et c'est Lulu elle même qui se plante le couteau, décidant elle même de l'heure et des conditions de sa mort.

Au théâtre glaçant de Tcherniakov, Kirill Petrenko dessine, cisèle une partition en teintes millimétrées, vrai travail de chambrisme intérieur dont le volume idéalement nuancé et mesuré rétablit le chant introspectif de Lulu. La direction captive d'un bout à l'autre par son sens du détail, des

atmosphères, vrai labyrinthe et mosaique de sons mêlés, formant un tissu scintillant qui garde cependant son mystère.
Sur scène, le cast joue le jeu du théâtre. Tous les seconds rôles s'incarnent avec justesse : Christian Rieger (Medizinalrat, Bankier, Professor) Heike Grötzinger, Christof Stephinger, Rachael Wilson (Gymnasiast, Groom), mais aussi l'ex ténor mozartien en vue, Rainer Trost (le peintre, le nègre) comme l'Alwa de Matthias Klink, figure convaincante elle aussi, même si l'artiste est plus acteur que chanteur. Avec Bo Skhovus, les limites comme les qualités de cette production, se précisent nettement : l'acteur est présent, indiscutablement, mais le chanteur heurte les oreilles, la faute à une voix usée, parfois totalement absente. La question est donc : chez Berg, qu'est ce qui prime, chant ou théâtre ? … Les deux, nous sommes bien d'accord. Son Schön bouillonne d'humanité et de sentiments explicites (quand ses prédécesseurs préféraient la pose glaciale et distante). Plus créature et bête sexuée que jeune femme attachante, **la Lulu de Marlis Petersen** affirme une évidente compréhension du personnage, avec d'autant plus de conviction que la soprano rétablit à égale importance, le chant et le jeu théâtral. Elle a de toute évidence répondu au travail de Tcherniakov qui manifestement préfère le jeu dramatique aux possibilités de la coloratoure. Donc la scène plutôt que l'ivresse sonore : pas surprenant de la part d'un metteur en scène et homme de théâtre. Pourtant la voix présente de nettes distorsions surtout dans la dernière partie – où la chanteuse doit autant parler, jouer que chanter. La soliste n'a pas la finesse du chef et c'est bien dommage. Pas sûr dans ce cas que Petersen égale l'intelligence crédible et le trouble persistant de ses consoeurs plus lointaines (Stratas ou Schaefer…), ou de la plus récente Petibon, vraie incarnation entre chant et théâtre.

———-




**DVD, compte rendu critique. BERG (1885-1935) : LULU. Munich, Bayerische Staatsoper, mai 2015 (2 DVD BelAir classiques).** Opéra en trois actes, livret du compositeur d'après Frank Wedekind. Dmitri Tcherniakov, mis en scène. Marlis Petersen (Lulu) ; Daniela Sindram (Gräfin Geschwitz) ; Rachael Wilson (Ein Gymnasiast, Ein Groom…) ; Christian Rieger (Professor) ; Rainer Trost (Der Maler, Ein Neger) ; Bo Skovhus (Dr. Schön, Jack the Ripper) ; Matthias Klink (Alwa) ; Martin Winkler (ein Tierbändiger, …) ; Pavlo Hunka (Schigolch) ; Wolfgang Ablinger-Sperrhacke (Der Prinz, Der Kammerdiener, Der Marquis)… Bayerische Staatsorchester / Orchestre de l'Opéra d'État de Bavière. Kirill Petrenko, direction.

---

# CD, annonce. MARIN MARAIS par Jay BERNFELD, Fuoco e Cenere (1 cd Paraty, à paraître le 29 septembre 2017). VIOLE ENCHANTERESSE




**CD, annonce. MARIN MARAIS par Jay BERNFELD, Fuoco e Cenere (1 cd Paraty, à paraître le 29 septembre 2017). VIOLE ENCHANTERESSE.** Si l'on parle du piano de Chopin, on évoque plus rarement la viole de gambe de Marin Marais (1656-1728) qui en était au XVIIè, le virtuose en titre. Il y eut certes le film « Tous les matins du monde » (film signé en 1991 Alain Corneau, d'après le roman de Pascal Quignard publié la même année), mais la personnalité et le profil sonore du compositeur parisien se sont tus presque immédiatement après un succès cinématographique et planétaire retentissant.

Aujourd'hui, chez l'éditeur PARATY, le gambiste Jay Bernfeld resssuscite le chant enivré, nostalgique, sincère de Marin Marais, comptant sur son instrument, la viole de gambe dont il fait ici, un ambassadeur à la vibrante vérité. Jay Bernfeld connaît d'autant mieux la musique de Marais qu'il l'a pratique depuis bientôt quarante ans. Pour le fondateur de l'ensemble Fuoco e Cenere dont les membres se joignent à lui, dans ce voyage à la fois épuré, essentiel, d'une insondable richesse, c'est un retour aux sources ; d'autant plus marquant que le collectif sur instruments anciens n'a cessé depuis plusieurs années de diversifier ses programmes, osant souvent des dispositifs inédits.

Dans ce nouvel album, deux gambistes dialoguent et se retrouvent à travers les siècles, grâce au chant d'un instrument roi, que chacun à son époque a su faire vibrer comme peu. Le nouvel album discographique à paraître le 29 septembre 2017, comprend 3 cycles musicaux parmi les plus inspirés de Marais : les Suites en Ré majeur et en Sol mineur (issus respectivement des Livres III et V – 1711 et 1725),

puis, surtout la libre syntaxe d’une frappante imagination et d’un rare feu intérieur des fameuses Folies d’Espagne (Livre II de 1701).
Outre l’énergie incroyable et la flamme des passions de l’âme que distille une musique franche et essentielle, Jay Bernfel a aussi à cœur d’évoquer de Marais, l’instrumentiste virtuose, remarqué et encouragé par Sainte-Colombe, le compositeur « mondain » comblé par le pouvoir (Louis XIV), l’habitant du quartier Mouffetard, surtout le créateur qui dans ses Livre de Pièces de viole n’ a cessé d’exprimer sa conception très originale et puissante d’un idéal musical, ainsi développé, approfondi, et comme ciselé simultanément à sa carrière de courtisan et son oeuvre de compositeur d’opéras. Le sujet de l’album n’est pas seulement un formidable portrait de Marin Marais, c’est aussi une immersion puissante dans une écriture flamboyante qui a su atteindre jusqu’au dépouillement le plus authentique : fulgurance de la passion, profondeur de l’ascèse… en somme, une musique au diapason de l’intériorité et de l’éloquence. Dans ce voyage singulier, Jay Bernfeld est accompagné par Ronald Martin Alonso (viole de gambe 2), André Henrich (théorbe), Bertrand Cuiller (clavecin). Prochaine critique développée le 29 septembre, date de la parution du disque : « MARIN MARAIS : Folies d’Espagne » par Jay Bernfeld / Fuoco e Cenere (1 cd PARATY).

_____

CD événement, annonce. MARIN MARAIS : Folies d’Espagne. Fuoco e Cenere / Jay Bernfeld, viole de gambe et direction (1 cd Paraty – parution annoncée le 29 septembre 2017). Enregistré en juin 2016 en l’église de Lassay-sur-Croisne.



Jay Bernfeld et sa viole magique (© Uit Bé Studio)